

Parole de femme, parole de paix?

Les femmes et la guerre, de Madeleine Gagnon, VLB éditeur,
306 p.

Evelyne Ledoux-Beaugrand

Number 190, May–June 2003

La guerre du monde

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18142ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ledoux-Beaugrand, E. (2003). Parole de femme, parole de paix? / *Les femmes et la guerre*, de Madeleine Gagnon, VLB éditeur, 306 p. *Spirale*, (190), 26–27.

PAROLE DE FEMMES, PAROLE DE PAIX?

LES FEMMES ET LA GUERRE de Madeleine Gagnon
VLB éditeur, 306 p.

Dans son travail photographique ou dans celui de la vidéo, elle s'exprimait en maintenant l'écart entre la réalité et l'art, en couvrant les parties du corps non voilées de ces femmes d'écriture et en dépassant l'anecdote et le récit. Cette artiste, d'origine iranienne, habite New York et son travail relève sans doute plus de la mémoire que du reportage et du témoignage.

Les femmes voilées sont des femmes qu'on ne regarde plus, des femmes qui ne sont pas *regardables*, alors qu'elles ont été courageuses et détentrices d'un pouvoir symbolique. Voilà ce qu'on apprend dans *Visage voilé. Avoir vingt ans à Kaboul*, de Latifa, texte écrit par une jeune femme qui a dû elle aussi, pour des raisons de sécurité, prendre un pseudonyme. Ce témoignage véridique dénonce de l'intérieur le pouvoir des talibans sur les hommes et la violence faite aux femmes. Il ne s'agit pas d'un roman, mais bien d'une autobiographie, d'une remémoration d'un passé pas si lointain et de l'injustice que doivent subir les femmes au lendemain de la révolution : la douleur et le chagrin ne connaissent pas de frontières autres que celles que l'on porte en soi et qui ressemblent tant à nos blessures. Ces femmes, complètement dépossédées d'elles-mêmes, sans corps apparent ou reconnaissable, sans nom non plus, ces femmes interchangeables et identiques peuvent être prises en tout temps pour quelqu'une d'autre alors que cette autre n'existe pas plus qu'elles-mêmes n'existent. Ces femmes, objet de curiosité, sont des victimes et font les frais d'une situation politique difficile.

Ce récit de vie passée sous les talibans, puis la fuite, incognito, on s'en doute bien, de la narratrice et de certains membres de sa famille, participent des récits non littéraires, comme le *Journal* d'Anne Frank. C'est ainsi qu'il se veut, livré depuis le regard innocent d'une adolescente qui étudiait au lycée, et ainsi décline-t-il sa tradition littéraire.

DANIELLE FOURNIER

LES FEMMES. La guerre. Voilà deux mots que nous sommes, encore aujourd'hui, peu habitués de voir accolés, sinon dans un contexte où les femmes sont posées en tant que victimes de la guerre, que celle-ci soit mondiale, civile ou encore domestique. La violence des femmes demeure un sujet tabou sur lequel on commence à peine à lever le voile. Certaines craignent probablement qu'à trop parler de la pulsion de mort mise en acte par les femmes, on cesse de voir les souffrances dont elles sont aussi victimes. C'est pourtant avec ces deux mots en tête que la poète et romancière Madeleine Gagnon, à l'invitation de la journaliste Monique Durand, s'est lancée, en 1999, dans un périple d'un an qui a conduit les deux femmes dans les Balkans, au Proche-Orient ainsi qu'en Asie du Sud, où elles ont recueilli les témoignages de femmes touchées par la guerre et presque toujours par cette « *guerre dans la guerre* » à laquelle se juxtapose le conflit armé. Au départ, les mots *femmes* et *guerre* ont été choisis en raison de l'importance qu'ils ont eue, séparément, tout au long de ce XX^e siècle qui est, de l'avis de Monique Durand, « *celui de la révolution des femmes, du moins dans la partie occidentale du globe, et celui de deux guerres mondiales et d'Auschwitz qui dépassèrent tout ce que les siècles précédents avaient imaginé d'abominations* », mais il a semblé à Madeleine Gagnon que ces mots entretenaient une relation beaucoup plus étroite que le simple fait d'avoir tous deux occupé l'avant-scène du siècle dernier.

De fait, par ce livre qui tient à la fois de l'essai et du roman, voire du journal intime par moments, Madeleine Gagnon veut « *percer l'énigme du rôle des femmes en regard de la guerre* », et souligner que les femmes sont, elles aussi, « *partie prenante de la pulsion de mort en acte* », qu'elles ont « *au même titre que les hommes, mais de façon plus ténue, plus secrète, plus enfouie, le même goût de sang en bouche, la même appétence morbide, mortifère* ». Aussi, l'auteure ne se contente pas de nous transmettre les paroles des

femmes rencontrées; en ajoutant ses mots à ceux de ces dernières, elle souligne les contradictions de leurs discours et rend parlants leurs silences. C'est d'ailleurs à partir de ces silences, des failles de leurs discours, qu'il faut, de l'avis de Madeleine Gagnon, penser les liens qui unissent les femmes à la guerre.

L'indicible violence

Si « *la guerre dans la guerre* » que connaissent quotidiennement de nombreuses femmes, cette guerre des sexes sous-jacente à toutes les autres guerres, est effectivement présentée comme la source même de toutes les violences, les femmes ne sont pas pour autant dépeintes comme de simples victimes. Pourtant, presque toutes celles qui ont accepté d'engager le dialogue avec Madeleine Gagnon affirment le caractère pacifique des femmes. D'Asma, au Pakistan, qui soutient que « *les seules lumières, les seuls espoirs viendront des femmes* », à Katika, en Macédoine, qui croit que « *[s]i le monde était dirigé par les femmes, il n'y aurait pas de guerre* », en passant par toutes celles qui, en Palestine, au Sri Lanka ou dans les Balkans, ont repris ce même discours dans leurs propres mots, presque toutes donc voient les femmes comme des ambassadrices de paix. Or, de leurs conversations ainsi que des rêves confiés par certaines à leur interlocutrice émerge un tout autre discours, un discours de haine et de violence qu'elles ne semblent pas reconnaître ou refusent d'admettre. C'est notamment à travers le récit d'un rêve livré par Elle, une femme de Bosnie-Herzégovine qui a désiré demeurer anonyme, qu'apparaît cet autre discours qui nous force à repenser le rôle des femmes dans la guerre. Cette femme qui a été « *violée et torturée par cinq Tchetsniks pendant la guerre* » rêve qu'un paysan lui tend une fourche afin qu'elle se venge d'un de ses violeurs. Mais plutôt que de tuer l'homme, c'est à la mère du violeur qu'elle s'en prend. Même si Elle se dit incapable de percer les « *grandes énigmes de la*

nuît », elle sait toutefois que ce rêve qui, au réveil, l'a rendue heureuse, l'a aussi, en quelque sorte, libérée d'un poids qu'elle ne pouvait nommer. En transcrivant, au fil des pages, ses propres rêves ponctués de violence, Madeleine Gagnon fait ressortir ce qui apparaît comme deux indéchiffrables : la violence et le désir de vengeance qui habitent les femmes tout autant que les hommes, ainsi que le rôle des mères dans la perpétuation des comportements guerriers.

En effet, nombreuses sont les femmes qui, victimes de « la sale guerre » qui fait de leur corps un terrain de bataille, nourrissent les enfants du viol du « lait de la haine », transmettant ainsi à leur descendance une violence qu'elles n'ont pas su dire, qu'elles n'ont pas eu l'occasion d'explorer. Car dans les pays où le viol est utilisé comme arme de guerre, les femmes sont souvent contraintes au silence. Anda, rencontrée en Macédoine, remarque qu'une femme victime de viol est confrontée non seulement à la honte et à la culpabilité qui l'assaillent, mais au rejet de sa famille : « ils savaient qu'une jeune fille vierge violée ne pourrait plus trouver mari, ils savaient qu'une femme mariée violée serait abandonnée par son époux et par la famille de celui-ci, ils savaient qu'elles ne parleraient pas dans les enquêtes du Tribunal pénal international parce qu'être violée est une honte et qu'elles se sentent coupables de ce geste d'EUX ». Incapables de lever la chape de plomb qui pèse sur leur honte et qui les force à garder le silence sur les horreurs qu'elles ont subies, ou encore de se venger elles-mêmes de leurs bourreaux disparus tout de suite après le viol, les femmes mettent au monde des guerriers qui prendront le relais de la haine. D'ailleurs, de toutes les femmes rencontrées, celles qui rêvaient le plus fortement de paix avaient choisi de n'être ni épouse ni mère, refusant à la fois de subir la guerre dans la guerre et de devenir une de ces « antiques mères » qui versent « des larmes de rage dans le cœur de tous leurs enfants ».

Pour d'autres, la culpabilité vient plutôt du bonheur ressenti durant la guerre. Alors que certaines restent en retrait des conflits armés, des femmes choisissent délibérément de prendre les armes aux côtés de leurs frères et de leurs pères ; elles quittent la maison et les tâches qui leur sont traditionnellement réservées, désertant ainsi leur rôle de femme. Plusieurs, comme Mirheta en Bosnie-Herzégovine, qui a endossé l'uniforme des soldats et combattu « une grenade à la main, toujours prête à lancer », et comme ces militantes libanaises que la guerre civile a, momentanément,

libérées de la guerre dans la guerre, se sentent désormais « coupables d'avoir joui de cet affranchissement soudain que la violence et la mort annonçaient, coupables d'avoir joui sans leurs hommes, d'avoir joui sans leurs hommes sous le tonnerre des bombes ». En somme, leur crime est d'avoir vu dans la guerre une voie d'émancipation, d'avoir révélé la pulsion de mort qui les habite et, par extension, d'avoir contredit le discours de ces « pacifistes tous azimuts » qui fait des femmes des êtres ontologiquement doux et bons.

Une communauté de parole

Néanmoins, ceux pour qui les femmes sont garantes d'un avenir meilleur n'ont peut-être pas tout à fait tort, même si, bien sûr, le gage de transformations qu'elles représentent ne repose ni sur une pulsion de vie qui serait, chez elles, plus forte, ni sur un pacifisme intrinsèque à leur sexe. Si les femmes possèdent effectivement la capacité de mettre un terme à certaines violences, d'arrêter la perpétuation de la haine, c'est parce qu'on retrouve chez elles l'envie de dire et de parler, le désir de panser leurs plaies avec des mots. Il est frappant de voir que tous ces pays en guerre, dont quelques-uns sont touchés de façon cyclique depuis des siècles, ont négligé le rôle primordial que joue la parole dans la guérison des blessures laissées par les conflits. Liliane, au Liban, souligne qu'il « n'est aucun lieu de rencontres pour les femmes et les hommes qui voudraient reconstruire l'humain, [...] aucun lieu de parole où les gens pourraient se libérer des violences, des haines, des remords ». Et le Liban ne fait pas figure d'exception au côté des autres pays où l'on ne recense pratiquement aucun « psychologue de la parole » et où « le grand livre du sommeil, avec son cortège de fantômes criant vengeance », livre qui pourtant pourrait aider à mettre en mots — à abrégier, dirait Freud — les désirs mortifères, doit « rester hermétiquement clos ». Les rares lieux de paroles, souvent créés par des groupes de femmes, sont massivement investis par ces dernières qui trouvent là « le fou désir de vivre et de continuer ». Même si parfois leurs paroles ne servent qu'à répéter leur incompréhension et ne permettent pas d'expliquer le conflit — tâche par ailleurs impossible —, la mise en mots de la pulsion de mort qui les habite a, à tout le moins, l'avantage d'éviter sa mise en acte. C'est d'ailleurs cette violence, nous rappelle Madeleine Gagnon, celle que l'on porte tous en soi, qu'il faut d'abord affronter si l'on veut, par la suite, être en mesure d'aller vers les

autres : « Tous les conseillers, tous les pys de toutes les ONG du monde qui viennent ici pour soigner les blessures morales des victimes ne feront rien de bon tant qu'ils n'auront pas touché la violence qu'ils portent au fin fond de leur propre labyrinthe. » À travers ce processus qui consiste à rencontrer l'Autre en soi, et à devenir étranger à soi-même, il s'agit de faire tomber la distinction, toujours arbitraire, entre le Même et l'Autre, de brouiller la mince ligne qui divise les clans ennemis.

Il y a, chez les femmes, une double nécessité de dire : elles veulent, d'une part, mettre en mots leurs pulsions mortifères et, d'autre part, lever le voile sur « la guerre primordiale [faite aux femmes], celle pourtant dont on parle si peu ». De ce désir de parole, d'une parole qui tente de rejoindre le plus de femmes — et d'hommes — possible, quelles que soient leurs appartenances, naît ce que Madeleine Gagnon nomme, en empruntant une expression de Maurice Blanchot, la « communauté inavouable », c'est-à-dire une communauté « toujours outre-frontières », qui « n'a pas besoin de se constituer en parti politique pour se reconnaître. Elle va de soi et parle sa langue ». Cette communauté qui, « en tableaux, en danse, en musique ou en écriture », s'emploie à dire l'humanité sous toutes ses formes, porte avec elle non seulement un devoir de mémoire mais aussi un devoir de « connaissance des horreurs en cours sur la planète ». Car il ne s'agit pas seulement de se remémorer les moments douloureux du passé en espérant que ceux-ci ne se répèteront jamais, il faut aussi ouvrir les yeux sur ce qui se déroule en ce moment même, parfois loin de nous, d'autres fois tout près. Toutefois, pour se sentir interpellé par les violences qui frappent les autres et qui semblent si lointaines, il est nécessaire d'avoir d'abord pris conscience de ses propres pulsions de mort, de réaliser que « la guerre commence dans l'esprit », dans l'intolérance qu'on manifeste envers ceux qui nous entourent. En somme, si la parole des femmes touchées par la guerre revêt une si grande importance, n'est-ce pas parce qu'en faisant la lumière sur leur double implication dans les conflits — à la fois en tant que victimes et en tant que bourreaux —, elle en appelle à un regard plus juste sur l'humanité ? N'est-ce pas parce que cette parole nous force à « regarder l'envers des choses », nous confrontant ainsi à notre propre responsabilité face à toutes les guerres ?

EVELYNE LEDOUX-BEAUGRAND